



**Vers un renouvellement des conventions et des genres:
les éditions Les 400 coups**

—Daniel Chouinard

- Barcelo, François. *Petit héros fait pipi comme les grands*. Illus. Marc Mongeau. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Comme trois pommes ». 6,95\$ ISBN 2-89540-166-7.
- Brière, Paule. *Ralboul et Lolotte. Console-moi!* Illus. Christine Battuz. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Comme trois pommes ». 6,95\$ ISBN 2-89540-179-9.
- . *Ralboul et Lolotte. Fort comme moi!* Illus. Christine Battuz. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Comme trois pommes ». 6,95\$ ISBN 2-89540-180-2.
- Courtemanche, Gil. *Plouk, le raton laveur qui ne voulait pas laver*. Illus. Bruno St-Aubin. Montréal: Les 400 coups, 2005. Coll. « Bande rouge ». 12,95\$ ISBN 2-89540-243-4.
- Croteau, Marie-Danielle. *Le Coeur de monsieur Gauguin*. Illus. Isabelle Arsenault. Montréal: Les 400 coups, 2004 (coll. « Au pays des grands »).
- Debon, Nicolas (texte et illus.). *Un brave soldat*. Montréal: Les 400 coups, 2005. Coll. « Carré blanc ». 10,95\$ ISBN 2-89540-244-2.
- Duchesne, Christiane. *La Nuit des mystères*. Illus. François Thisdale. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Bonhomme sept heures ». 9,95\$ ISBN 2-89540-147-0.
- Duchesne, Christiane. *Les Amours de monsieur Edgar*. Illus. Pierre M. Trudeau. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Petits albums ». 8,95\$ 2-89540-253-1.
- Gagné, Johanne. *Les Vacances du Petit Chaperon rouge*. Illus. Rogé. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Grimace ». 9,95\$ ISBN 2-89540-109-8.
- Lepage, Françoise. *Le Noël de Florent Létourneau: Un conte du Canada français*. Illus. Bruce Roberts. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Bilbochet ». 12,95\$ ISBN 2-89540-106-3.
- Plourde, Josée. *Le Nuage de Nadine Souci*. Illus. Janice Nadeau. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Les grands albums ». 12,95\$ ISBN 2-89540-078-4.

Pratt, Pierre (texte et illus.). *Le jour où Zoé zozota*. Montréal: Les 400 coups, 2005. Coll. « Banderouge ». 14,95\$ ISBN 2-89540-196-9.

Simard, Rémy (texte et illus.). *Noël est dans une semaine*. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Comme trois pommes ». 6,95\$ ISBN 2-89540-247-7.

Si la littérature pour la jeunesse du Québec connaît dans son ensemble un essor fulgurant depuis les années 1980, la production des albums pour la jeunesse, quant à elle, semblait jusqu'à présent éprouver des difficultés à marquer le pas. Le coût des albums et la petitesse du marché local, entre autres facteurs, constituaient un double obstacle des plus redoutables pour la majorité des éditeurs. Toutefois, depuis une décennie, l'accroissement des investissements financiers dans ce domaine a suscité, en quantité et en qualité, une production remarquable. Le talent, l'audace et l'originalité des illustrateurs et des auteurs ont enfin trouvé dans de nouvelles maisons d'édition telles *Dominique et Cie* et *Les 400 coups* le milieu nécessaire à l'éclosion d'oeuvres de premier plan. A cet égard, le catalogue de l'année 2004 des *400 coups* reflète bien la polyvalence des créateurs et la diversité renouvelée des collections.

Parmi les quinze ouvrages retenus ici, deux échappent à notre examen en ce sens qu'il ne s'agit

Stanké, Claudie. *Non, non, c'est non!* Illus. Barroux. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Les petits albums ». 8,95\$ ISBN 2-89540-456-5.

Wood, Audrey. *Albert et le gros mot*. Illus. Audrey et Don Wood. Trad. Michèle Marineau. Montréal: Les 400 coups, 2004. Coll. « Bande rouge ». 9,95\$ ISBN 2-89540-160-8.

pas d'oeuvres originales. En effet, *Albert et le gros mot* d'Audrey et de Don Wood est une version française, qui bénéficie en revanche de l'élégante et efficace traduction de Michèle Marineau, l'une des romancières les plus importantes de la littérature pour adolescents. Donc, cet album à la fois si British et sagement irrévérencieux ne saurait guère témoigner de la vigueur de la production québécoise, à cette nuance près qu'elle indique la volonté des éditeurs de percer d'autres marchés, dont celui de la francophonie grâce à de nouvelles stratégies éditoriales. Plus complexe s'avère le cas d'*Un brave soldat* du Français Nicolas Debon, publié d'abord en anglais chez Groundwood Books en 2002: d'un côté, l'on retiendra dans ce récit de la Première Guerre mondiale la retenue de l'auteur/illustrateur, tant dans ses illustrations sobres, pointillistes et granuleuses, que dans son texte (par exemple, s'il biffe les détails insupportables de la vie dans les tranchées, il met en relief l'effet psychologique de l'horreur par le recours aux lettres majuscules pour

désigner les sensations de peur et de terreur); de l'autre, l'on ne pourra s'empêcher de souligner la volonté de rectitude politique—ainsi, le seul soldat français entrevu en premier plan est un tirailleur sénégalais—et de réconciliation transnationale— le héros est généreusement recueilli par des brancardiers allemands, sans que l'on sache par la suite les conditions des trois années de réclusion dans un camp de prisonniers!

Quant à la production spécifiquement québécoise, elle brille par son énergique pluralité et cela, des albums pour tout petits accompagnés de leurs parents lecteurs à ceux pour les jeunes lecteurs autonomes du cours élémentaire. La collection *Comme trois pommes* n'a rien à envier à la concurrence des autres éditeurs, du Canada ou de l'étranger. Par exemple, la série *Ralboul et Lolotte* présente une facture inspirée à plus d'un titre des bébés-livres. D'une part, elle met en valeur les micro-aventures du chat Ralboul, « gros et gras » comme tous les chats des *Fables* de La Fontaine, et de son acolyte l'abeille Lolotte, aux prises avec les expériences fondamentales mais combien traumatisantes des bambins, comme la tristesse (*Console-moi!*), et la peur (*Fort comme moi!*); de l'autre, elle se joue avec plus ou moins de brio de la complémentarité du texte et de l'image. Au récit simple mais musical (on remarquera le jeu des assonances et des onomatopées) de Paule Brière répondent les illustrations minimalistes de Christine

Battuz (le décor est réduit à des objets stylisés mais bien identifiables) où s'impose un Ralboul rondouillet, à l'énorme nez rouge et aux rayures ocre jaune et orange bien caractéristiques, sans parler de son immense arrière-train et de sa culotte à carreaux verte! Pourtant, les paramètres narratifs sont récurrents, conformément au genre/format bébé-livre: à une expérience déplaisante, le héros oppose bientôt la volonté de surmonter l'épreuve et, tout en multipliant les découvertes sensorielles agréables, parvient à surmonter le manque et à affirmer sa personnalité. Les parents apprécieront sans doute l'expression grandissante de l'euphorie dans le texte et l'image mais ne trouveront guère une fantaisie équivalente à celle de Dominique Jolin dans sa lumineuse série *Toupie*. Par ailleurs, le programme pédagogique, explicite, finit par banaliser quelque peu les albums après coup: l'histoire se termine sur une illustration-synthèse couvrant deux pages et obligeant le lecteur à manipuler le livre de biais, image que complète le catalogue des objets répertoriés dans l'album, suivi d'une invitation au bambin à les retrouver dans le récit. Dans cette quête éducative, le gros Ralboul perdra sans doute une partie de sa sympathique effervescence.

Un peu moins réussis nous paraissent *Noël est dans une semaine*, texte et illustrations de Rémy Simard, et *Petit héros fait pipi comme les grands* du romancier François Barcelo. Pour le premier album,

dans lequel le lecteur retrouvera les dessins anguleux aux couleurs vives proches des caricatures et autres dessins humoristiques, si typiques des créations de Rémy Simard, il s'agit de la découverte de la mesure du temps. Le pauvre Lutex—lutin du père Noël, bien entendu!—devra, avec l'aide de son ami le renne au nez vert, cesser de réveiller en sursaut chaque matin le pauvre patriarche pour lui annoncer que c'est Noël, et comprendre ce qu'est une semaine, échéance du jour tant désiré. Du lundi au dimanche, il finira par assimiler ce qu'est une semaine, mais, hélas! il devra entreprendre un autre apprentissage temporel, car le Père Noël s'était trompé! Il manquait non pas une semaine mais un mois avant le jour fatidique. L'on appréciera les aventures ludiques exploitant les difficultés du bambin à percevoir la durée mais l'on ne pourra que trouver le propos et le prétexte narratifs un peu courts. Dans le même ordre d'idées, l'album de François Barcelo et du dessinateur Marc Mongeau, malgré son humour, sa franchise, et la pertinence audacieuse des illustrations, s'avère limité dans sa portée. En effet, dans la foulée de l'inévitable *Once upon a pottie*, ce type d'album voit sa raison d'être confinée à une étape essentielle de l'apprentissage social: la propreté. Une fois le but rempli, le petit lecteur ayant appliqué par émulation le message ultrapragmatique de l'album, celui-ci perd toute valeur et les parents le rangeront bientôt dans le tiroir à souvenirs. Concédonns toutefois à l'auteur

sa conscience écologique enjouée (« les couches, ça pue et ça pollue, ça pique les fesses, ça coûte cher et ça remplit les dépotoirs ») et à l'illustrateur, son sens de l'efficacité dramatique de la mise en page et du graphisme. Certains lecteurs noteront les habiles concessions à la rectitude politique: le petit héros s'appelle Kim, prénom qui refuse le hiatus des genres, et sa famille, d'origine africaine, est on ne peut mieux intégrée à la réalité nord-américaine. Soulignons également le subtil passage de l'animalité à l'humanité (l'enfant se distingue progressivement de son chien et de son chat) et l'habile relais au petit narrataire dans le dessin qui clôt le récit: « Ce petit héros [. . .] ne s'appelait pas Kim pour vrai. . . C'était toi! »

Or, dans les albums des *400 coups* destinés aux bambins, le dernier ouvrage de Pierre Pratt, *Le jour où Zoé zozota*, s'impose, et de loin!, comme le meilleur et, dans le bon sens du terme, comme le plus exigeant. Bref, le livre est à la hauteur de ses oeuvres précédentes et fait comprendre pourquoi cet auteur/illustrateur a mérité tant de prix prestigieux. Pourtant, l'album repose sur un projet en apparence modeste: « 26 personnages, 26 solitudes, 26 petits moments de vie en suspens, reliés entre eux par le fil de l'alphabet et les pages d'un livre. » En effet, pour chacune des vingt-six lettres de l'alphabet, se voient donc, sur la page de gauche, une phrase tirée d'un abécédaire, voire d'un anti-abécédaire,

loufoque, imprévisible et onirique, digne des meilleures trouvailles poétiques du surréalisme, et, sur la page de droite, une grande illustration pleine page, vigoureusement colorée, mettant en scène un personnage humain ou animal perdu dans un paysage urbain. Ainsi, parmi les énoncés les moins incongrus, « Toto Tarentino but tout le Tabasco » est transposé ou traduit en langage pictural par une dame d'un certain âge avec un petit chien sans expression blotti dans ses bras qui déambule devant un édifice violemment éclairé par un soleil levant. Sans programme pédagogique clairement exprimé, ce rapport texte/image foncièrement pluriel laisse toute latitude au discours éducatif (et admiratif) du lecteur adulte et de son enfant. S'il suscite sans doute un échange très prolongé entre parents et bambins, cet album hors du commun pourra même être lu comme un recueil poétique d'une insolite beauté par les seuls lecteurs adultes!

Quant aux autres ouvrages recensés ici, ils s'adressent à des enfants au seuil de l'apprentissage scolaire ou déjà scolarisés. Dans ce registre, la réputation de Christiane Duchesne, auteure à l'imagination inépuisable, est solidement établie. Elle nous propose deux albums, l'un pour les enfants de 4-6 ans, *Les Amours de monsieur Edgar*, et l'autre, pour ceux de 6-8 ans, *La Nuit des mystères*. Dans le premier ouvrage, le fil du récit, fantaisiste à souhait, peut sembler à la limite de l'acceptable pour un

lecteur adulte soucieux de la portée pédagogique: que signifient les amours de monsieur Edgar, un coucou d'horloge suisse, et d'une jeune fille ailée se tenant sur le toit d'une grange, en l'occurrence une girouette? Grâce aux bons services d'un pigeon, le coucou peut enfin la rejoindre: il lui apporte de l'huile et elle peut danser sans grincer avec élégance et légèreté, et elle écoute, ravie, le chant de monsieur Edgar, qui marque le passage du temps. L'idée ne manque ni d'originalité, ni d'ambiguïté (l'oiseau amoureux observe la jeune fille avec sa longue vue), et l'illustrateur, Pierre M. Trudeau, sait conférer à cette histoire toute sa touchante et poétique étrangeté. Rappelant à la fois les dessins animés de l'ONF par leur facture et l'effet de lumière artificielle et de tridimensionalité des figures produites par ordinateur, les illustrations créent une atmosphère où le merveilleux et la sentimentalité se conjuguent avec le meilleur effet. Pour le second album, nous passons à un univers toujours imaginaire certes, mais davantage empreint de sérieux et de menaces obscures. Près d'un village refermé sur soi et sur ses certitudes, vit un loup à la conscience presque humaine: il sait mesurer le temps et vit un deuil déchirant, car il a perdu la louve avec laquelle il a connu le grand amour. A l'opposé de tous les autres loups de son ancienne meute, c'est un grand solitaire. Une nuit d'hiver « la nuit des mystères »—les illustrations suggèrent la Nativité—il viendra rôder dans le

village malgré sa méfiance à l'égard des hommes. Il y rencontrera une très jeune fille pauvrement vêtue qui craque des allumettes et semble devoir mourir de froid. Emu, le loup va l'envelopper de ses pattes et ils disparaissent. Elle vivra au loin parmi les loups « promenant autour d'elle sa lumière de rêve. » Dans ce télescopage du fameux conte *La petite fille aux allumettes* et d'une fable animalière à saveur écologique, le jeune lecteur y trouvera sans doute un message réconfortant, qui valorise la nature et critique en filigrane les préjugés des sociétés repliées sur soi. Fait à signaler, la qualité des illustrations de François Thisdale, qui exploite une nouvelle fois sa technique de dessin hyperréaliste, quasi photographique, mais stylisé par des grattages ou des passages du précis au flou, rehausse la dimension onirique de conte et tempère d'heureuse façon le parti pris animalier.

Les autres albums destinés à ce public des 6-8 ans se jouent également de la complémentarité entre situations tirées de la vie quotidienne et réminiscences culturelles et intertextuelles. Le texte de Claudie Stanké, *Non, non, c'est non!* bénéficie du talent de son illustrateur, Barroux, qui sait tirer le maximum d'une histoire somme toute assez mince: le héros, Jeune Loup, ne sait pas dire non à ses camarades. Ceux-ci abusent de sa bonté jusqu'au moment où, lui demandant d'aller décrocher la lune, ils encaissent un non explosif, dont le rendu graphique emplit deux pages complètes. Petit Loup

acquiert le respect de tous et trouve son intégrité et son identité personnelles. Le lecteur retiendra surtout les dessins au contenu réduit à l'essentiel et colorés par aplats; ils parviennent à insuffler une dimension quasi cosmique à un texte aux effets narratifs plutôt conventionnels.

En revanche, le récit de Johanne Gagné, *Les Vacances du petit Chaperon rouge*, bascule, quant à lui, du côté de l'intertextualité triomphante. Le petit Etienne, en vacances depuis deux semaines, néglige son conte favori, tant et si bien que c'est le petit Chaperon rouge qui s'empare de la narration et se déclare en vacances. Mais l'ennui se manifeste et les autres personnages se prennent à faire « l'histoire buissonnière »: le loup se gave de pâtisseries, la grand-mère devient cycliste, la mère suit des cours de pilotage d'hélicoptère ... Et devant un tel débordement d'initiatives, l'héroïne convoque une assemblée générale des personnages et propose qu'en l'absence de vrais lecteurs, ils fassent comme si l'histoire était lue et qu'ils échangent leur rôle à chaque reprise. L'album se termine sur un pied de nez: l'étonnement du petit Etienne qui, revenu de vacances, découvre avec stupeur la grand-mère mangeant le loup! Les illustrations tubulaires aux couleurs criardes de Rogé font ressortir l'aspect ludique et un peu insolent de la collection *Grimace*. Comme tout un chacun connaît par coeur l'histoire du petit Chaperon rouge, pourquoi ne pas la

subvertir et faire triompher l'imaginaire de l'enfant? Plus grave de ton et d'inspiration s'avère le récit de Marie-Danielle Croteau, *Le Coeur de monsieur Gauguin*. Dans le cadre de sa collection *Au pays des grands*, qui met en scène le moment de l'enfance où se manifeste le destin d'un grand peintre, comme Picasso et Frida Kahlo, cette prolifique auteure pour la jeunesse s'attache cette fois-ci au peintre de *D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?* Au cours de la traversée qui mène sa famille au Pérou, le petit Gauguin perd son père « emporté par son cœur. » Reclus dans son deuil, il confond le coeur de son père et le soleil, ce gros ballon rouge qui flotte dans le ciel. Arrivé au Pérou, il fait la connaissance d'un vieux monsieur, peintre à ses heures, qui lui enseigne que la peinture recrée les objets et les êtres absents. Le petit Gauguin peindra un ballon rouge et sa mère comprendra qu'il s'agit du coeur de son père. Sa vocation d'artiste coïncide avec la reconquête de soi et de l'être manquant grâce au langage pictural. Voici sans doute un ouvrage destiné aux enfants aux prises avec les affres du deuil ou l'absence d'un parent et, à ce titre, il sera sans doute un soutien thérapeutique empreint de retenue et de respect pour la vie; l'album offre aussi pour tout lecteur l'avantage d'initier les enfants à l'art et de leur faire comprendre la complexité symbolique d'un tableau. Sachons également gré à l'illustratrice, Isabelle Arsenault, d'avoir su rendre, grâce à une

savante utilisation des ressources de la composition picturale et du jeu des couleurs, la complexe subtilité de l'évolution psychologique du personnage enfant que suggérait le texte.

Trois albums s'adressent aux enfants de 8-10 ans, catégorie de lecteurs enfin autonomes que visent les collections telles « premier roman » à *La courte échelle*. Le récit de Josée Plourde, tout en finesse et en demi-teintes, traite du délicat problème de la première déception causée par un parent. La petite Nadine Souci, au patronyme évocateur, se réveille un matin avec un petit nuage flottant au dessus de sa tête. Nuage aussi tenace que la souris du célèbre conte de la Comtesse de Ségur, et qu'elle seule peut voir. Celui-ci, lentement, finit par empoisonner son existence jusque là heureuse au petit village de Bourg-Tibet. Même sa mère et son chien Klaxon ne perçoivent pas ce nuage que rien ne saurait faire disparaître. Seuls deux personnages médiateurs, un chat rappelant celui d'*Alice au pays des merveilles*, et la maîtresse d'école pourront lui expliquer la présence de ce nuage, manifestation d'un souci ou d'un chagrin, et lui faire voir que bien des adultes se déplacent eux aussi avec un semblable petit nuage gris. Seul le souvenir de la petite querelle qu'elle avait eue avec son père à propos de l'achat d'un cardinal l'amènera à s'en libérer pour son bonheur et celui du chat qui s'en servira désormais comme coussin. Ainsi, le support métaphorique de l'histoire

semble bien tenu, tout comme la leçon morale qui s'en dégage; en revanche, la narration cultive la nuance et se joue, avec humour et tendresse, des banalités de l'existence. Entre autres exemples, « Nadine [. . .] fait du français sans ombre au tableau. Elle fait des mathématiques sans problèmes. Elle fait de l'art plastique sans hic, » ou « maman sprinte vers sa chambre, les pans de sa robe de nuit volant au vent. Derrière elle, des odeurs de bon temps, d'encre à baisers et de puits à fous rires. » Même la vulgarité contemporaine se voit récupérée, adoucie et poétisée: « Je me suis comporté comme un cul de sac », avoue le père. L'illustratrice, Janice Nadeau, sait transposer ce réalisme poétique avec un sens des nuances étonnant, tant dans les détails visuels—il y a dans ces illustrations oniriques des souvenirs de Jérôme Bosch et de Bruegel l'Ancien—que dans le choix des teintes pastels, qui dédramatisent la perte du bonheur de l'héroïne.

Plus discutable paraîtra à certains lecteurs le récit de Gil Courtemanche, *Le raton laveur qui ne voulait pas laver*, qui n'aura sans doute en littérature de jeunesse le retentissement d'*Un dimanche à la piscine à Kigali*. On devinera, à peine voilée, l'histoire des squatters de Montréal que le maire Bourque avait fait chasser *manu militari* de l'immeuble qu'il leur avait cédé gratuitement. Dans un registre moins anecdotique, l'histoire transpose la problématique des adolescents en fugue, conséquence du refus

des valeurs familiales: Plouk, un rejeton de la famille Raton, qui a toujours été heureuse de tout laver depuis la nuit des temps, s'obstine à ne pas se conformer au diktat du destin familial, ne prise guère la propreté, s'ennuie fermé à l'école et s'attire les foudres des voisins par ses concerts nocturnes. Il fuira vers la ville, se joindra à une commune de squatters persécutée par le maire Bouc et ses policiers, pour finalement découvrir, par hasard, la dimension serpillière de sa queue sur le pare-brise des voitures. Et ses amis de l'imiter. L'argent des aumônes aidera Plouk à fonder la Maison des Squigis. Les parents, même à l'esprit ouvert, pourront hésiter à donner à leur progéniture un album qui aide cependant à mieux faire comprendre les fugueurs en adoptant leur perspective. Heureusement, les illustrations de Bruno Saint-Aubin, au vives teintes d'aquarelle et à l'imagination visuelle débordante, séduiront les parents le plus conservateurs. Le dessinateur a, en effet, fort bien rendu le côté anticonformiste de Plouk en le transformant en un punk multicolore, voire quasiment en un rutilant et coruscant oiseau quetzalcóatl. La joyeuse et festive marginalité des animaux en rupture de ban se transforme en un univers carnavalesque de gitans dont l'originalité et la drôlerie tranchent sur la grisaille de la famille Raton et le noir de jais des bouledogues et des corneilles des forces de l'ordre au service du maire Bouc. Gardons-nous de toute lecture réductive et apprécions le triomphe

de l'imagination de Plouk, grâce aux illustrations, et concluons que la meilleure solution aux fugues des adolescents demeure l'ouverture à l'altérité et la compréhension de la spécificité du sujet enfant.

En tout dernier lieu, il faut souligner la remarquable réussite du *Noël de Florent Létourneau: Un conte du Canada français* de Louis Dantin, le mentor d'Emile Nelligan. « Raconté, » donc réécrit par la grande spécialiste de l'histoire de la littérature de jeunesse au Canada français et au Québec, Françoise Lepage, et superbement illustré par Bruce Roberts, ce récit est présenté sur la page-couverture de l'intérieur, comme une « adaptation d'un conte de Louis Dantin. » Ce magnifique album pose un problème de lecture pour le moins passionnant: d'une part, le récit en soi, même modernisé, raconte l'histoire du « mouton noir » du village de Saint-Jovite dans une perspective salvatrice, mais, d'autre part, le paratexte cherche à déconstruire cette lecture manifeste. Le canevas du conte est simplicissime: Florent Létourneau, qu'aime et qui aime la belle Alma Latour, reviendra dans des circonstances surnaturelles dans le giron de l'Église catholique. Dès le début, Florent se marginalise en refusant l'autorité de l'Église, sa foi et ses rites, mais Alma « ne [veut] pas d'un mécréant comme mari. » Le soir de Noël, plutôt que d'aller à la messe de minuit, il décide sciemment d'aller visiter ses pièges dans la forêt. Une tempête de neige, digne de celle qui a fait périr François Paradis de *Maria Chapdelaine*,

lui fait perdre son chemin et le conduit dans une caverne où il assiste à une messe noire orchestrée par Satan, véritable parodie de la naissance du Sauveur. Le père d'Alma le retrouvera inconscient le lendemain matin et les soins et l'abnégation de sa fiancée le ramèneront à la vie. Inutile d'épiloguer: il devient époux exemplaire et bon chrétien, surtout lors de la nuit de Noël. Or, il faudrait vérifier l'édition originale du conte et voir les retouches que Françoise Lepage a pu lui apporter. Par exemple, la narration souligne l'importance de l'intervention humaine: « pour sûr, c'est [Alma] qui l'a sauvé » et le paratexte contredit expressément la lecture apologétique, car, comme le clame l'épigraphe, l'album s'adresse « Aux victimes de l'intolérance religieuse. Ici comme ailleurs. » L'éditeur, dans son communiqué de presse, souligne la volonté de déconstruction de la morale traditionnelle: « Françoise Lepage redonne vie à un conte traditionnel du Canada français publié dans les années trente par Louis Dantin. Et pour orienter et actualiser notre lecture elle dédie cette histoire aux victimes de l'intolérance religieuse. » Il y aurait là matière à réflexion sémiotique sur les stratégies de désamorçage de l'idéologie conservatrice, mais il n'empêche que l'illustrateur, lui, a fait ressortir de façon magnifique l'univers conceptuel du conte, que ce soit dans la vue en plongée du village de Saint-Jovite perdu dans l'immensité de la forêt laurentienne ou dans les diaboliques fantasmagories de la messe

noire. Ses aquarelles où dominent l'ocre, le marron et le noir, montrent sans complaisance exemplaire l'âpreté de l'existence au temps de la colonisation du Curé Labelle.

Que retenir de ces treize albums québécois? Au moins deux leçons évidentes. Que les éditeurs d'albums du Québec se sentent prêts à s'attaquer au

marché international par le relais de la francophonie— les éditions *Les 400 coups* sont diffusées en Europe par le Seuil—et que leurs produits, par leur diversité, leur originalité et leur richesse artistique, valent mieux que le plupart des traductions que les éditeurs français cherchent à écouler au Québec et au Canada français.

Daniel Chouinard est directeur de l'École des langues et des littératures à l'Université de Guelph depuis 1998. Dix-septiémiste de formation, il a réorienté sa carrière de chercheur dans le domaine de la littérature pour la jeunesse francophone. À ce titre, il a été codirecteur de la revue *CCL/LCJ: Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse* de 1992 à 2004.